

**Bonjour,**

**Nous vous invitons à lire ces extraits du livre de Wayne Peterson « Rencontres avec les Maîtres de Sagesse ». Vous constaterez en parcourant la table des matières le nombre de sujets fascinants qu'aborde Monsieur Peterson dans cet ouvrage.**

**Nous sommes convaincu que cette lecture vous aidera dans votre évolution spirituelle et vous incitera à vous procurer ce livre de 190 pages.**

**Pour ce faire, visitez notre boutique à [www.boutique-esomed-quebec.com](http://www.boutique-esomed-quebec.com)**

**Le responsable**

# **Rencontres avec les Maîtres de Sagesse**

**WAYNE S. PETERSON**

Titre original : *Extraordinary Times, Extraordinary Beings*

© Wayne S. Peterson pour l'édition originale

Première édition par Emergence Press,

Henderson, Nevada, USA

© Les Éditions des 3 Monts – Montviron – 2001 – Première édition

Tous droits de reproduction, de traduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

## Sommaire

Préface .....	page 11
Chapitre I	
<i>Un message de la Vierge</i> .....	page 13
Chapitre II	
<i>Coïncidences et opportunités</i> .....	page 19
Chapitre III	
<i>Dans les allées du pouvoir</i> .....	page 33
Chapitre IV	
<i>Une promesse se réalise</i> .....	page 47
Chapitre V	
<i>Les énergies spirituelles</i> .....	page 55
Chapitre VI	
<i>Une nouvelle rencontre avec Maitreya</i> .....	page 69
Chapitre VII	
<i>Cours du soir à Hawaii</i> .....	page 79
Chapitre VIII	
<i>Les eaux de la vie</i> .....	page 85
Chapitre IX	
<i>Saï Baba se manifeste à nouveau</i> .....	page 93
Chapitre X	
<i>Les conseils de Maitreya</i> .....	page 99
Chapitre XI	
<i>Rencontres secrètes avec les Maîtres</i>	<i>page 111</i>

	Chapitre XII	
<i>Une nouvelle manière de trouver une maison</i> .....		page 121
	Chapitre XIII	
<i>Ceux qui cherchent des signes</i> .....		page 133
	Chapitre XIV	
<i>Le Maître de Medjugorje</i> .....		page 147
	Chapitre XV	
<i>Las Vegas ou la mort</i> .....		page 157
	Chapitre XVI	
<i>Des promesses à tenir</i> .....		page 165
	Chapitre XVII	
<i>Quel sens donner à tout cela ?</i> .....		page 173
	Appendice	
<i>L'enseignement de la Sagesse éternelle</i> .....		page 181
La Grande Invocation .....		page 189

## Préface

De la fin de la guerre froide à l'autonomie palestinienne, la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle a été caractérisée par des changements aussi spectaculaires qu'inattendus. Pendant trente-deux ans, d'abord en tant que membre du *Peace Corps*<sup>1</sup> et du service diplomatique américain, puis en tant que directeur du programme d'échanges universitaires Fulbright, j'ai été particulièrement bien placé pour observer la vague de changements qui a déferlé sur le monde. Témoin direct de certains des problèmes les plus graves, j'ai pu contribuer à leur apporter quelques solutions relativement simples qui ont eu pour effet d'améliorer la vie de millions de gens. L'expérience m'a montré ce qu'il était possible de faire pour créer un monde qui réponde aux besoins de tous.

Pendant cette période extraordinaire, tout en travaillant au service de mon gouvernement, je fus entraîné dans une aventure personnelle qui devait me conduire des allées du pouvoir vers une sphère d'une puissance et d'une splendeur infiniment plus grandes, que l'ésotérisme nomme la salle de la Sagesse. Dans ce « sur-monde », ce qui importe, c'est la dimension intérieure de la vie, cette essence spirituelle innée en l'homme qui, par une expansion de conscience progressive, permet de distinguer intuitivement le vrai du faux et le réel de l'irréel, ce qui amène une qualité de vie dépassant l'imagination de la plupart des gens de notre époque.

Ce que j'ignorais initialement, c'est que beaucoup de mes collègues des cercles diplomatiques et gouvernementaux avaient eu des expériences similaires, et qu'ils avaient eux aussi été contactés par les membres d'un groupe d'êtres extraordinaires qu'on peut

<sup>1</sup> Organisme de coopération et d'aide aux pays en voie de développement fondé par le président John Kennedy (noté du traducteur).

appeler les frères aînés de l'humanité, gardiens du Plan divin pour notre évolution. Des dirigeants bien connus du public m'ont confirmé, sur le mode de la confiance, qu'ils connaissaient ce plan et qu'ils contribuaient eux-mêmes à sa réalisation. Et des milliers de personnes ordinaires de tous les milieux ont également eu l'occasion de voir ces Hommes devenus parfaits, de s'entretenir avec eux, ou de faire l'expérience de leur présence.

Dans ce livre, j'ai pour projet non seulement de partager avec vous mes expériences personnelles avec ces bienveillants Instructeurs, mais aussi de vous donner un aperçu de leur vaste mission et des opportunités qui nous sont offertes de collaborer avec eux. Le sentier que j'ai foulé, d'abord inconsciemment, puis de manière délibérée, est ouvert à tous ceux qui aspirent à la Vérité et ne dépend nullement de leur affiliation religieuse ou de leurs circonstances de vie. C'est un voyage sans fin à la découverte de soi-même.

Mes expériences des mondes « extérieur » et « intérieur » se rejoignent pour me convaincre profondément que, malgré l'impression que peuvent donner les informations diffusées par certains médias, un avenir extrêmement prometteur nous attend. En lisant mon histoire dans ces pages, vous découvrirez ce qui fonde mon optimisme et, qui sait, peut-être aurez-vous envie de découvrir par vous-même l'immensité de cet ensemble de connaissances qu'on appelle la « Sagesse éternelle », car cette sagesse est aussi proche de vous que votre librairie, votre ordinateur — ou votre véritable Soi.

\*

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à M. Benjamin Creme, de Londres, pour m'avoir présenté les enseignements de la Sagesse éternelle et m'avoir tenu informé, en même temps que tant d'autres personnes à travers le monde, de l'émergence des Grands Instructeurs. Je suis également reconnaissant envers toutes les personnes qui m'ont soutenu et encouragé dans cette tâche en faisant valoir que mes expériences pourraient répondre aux questions de ceux qui s'interrogent sur l'avenir, et redonner espoir à ceux qui vivent dans l'inquiétude.

## CHAPITRE I

### Un Message de Marie

*L'émerveillement est dans la nature du philosophe,  
et la philosophie commence avec l'émerveillement.*  
Socrate

Tout a commencé pour la Noël, à un moment où je n'avais pas encore fêté mon quatrième anniversaire. Pour le petit enfant que j'étais, les préparatifs de Noël avaient quelque chose d'extravagant, mais ils tranchaient agréablement sur la morne austérité de l'hiver dans le Wisconsin. La veille de Noël, je me rappelle avoir demandé à ma mère à quoi tout cela pouvait bien servir. Je ne comprenais pas très bien pour quelle raison on déployait tant de moyens pour célébrer l'anniversaire de quelqu'un qu'on appelait l'enfant Jésus. Tandis que ma mère disposait sous le sapin les petites figurines en plâtre de la sainte famille, et aussi celles des bergers, des animaux, et des rois mages, elle fit de son mieux pour expliquer à un enfant de trois ans que c'était pour se rappeler que Dieu était un jour apparu sur terre sous les traits d'un être humain.

Quand je lui demandai si le Christ viendrait chez nous avant Noël pour admirer notre sapin, elle se rendit certainement compte que je n'avais pas bien suivi ses explications. A cet âge-là, il me semblait pourtant aller de soi que, quand on fait tant d'efforts pour célébrer un anniversaire, celui que l'on fête de la sorte se doit d'être présent. L'idée que l'on décorerait ainsi un arbre pour mon anniversaire me plaisait beaucoup, mais je fus encore plus déconcerté quand ma mère me dit que cela ne se reproduirait pas au mois de mars, quand j'aurais mes quatre ans.

Elle me conduisit jusqu'à la fenêtre de la salle de séjour et, me montrant du doigt les étoiles, elle m'expliqua que le Christ était mort et qu'il était retourné près de son père dans les cieux. Cette explication me fit m'interroger sur la nature de Dieu, et j'y réfléchis au mieux de mes capacités de jeune enfant, tout en continuant à jouer avec les statuette, profitant des moments où ma mère avait le dos tourné pour arracher la tête d'un agneau ou d'un berger avec mes dents.

Mais j'étais loin de me douter que la ravissante statuette de Marie, mère de Jésus, vêtue de bleu et de blanc, allait prendre vie pour moi quelques mois plus tard, au cours des fêtes de Pâques.

Je me souviens qu'on m'avait conduit chez le docteur à plusieurs reprises au cours de l'hiver 1945, parce que je ne me sentais pas très bien. Mais chaque fois, le médecin de famille n'avait rien trouvé d'anormal.

C'est seulement le jour du Vendredi saint, une semaine après mon quatrième anniversaire, que je commençai à avoir vraiment mal au ventre et m'en plaignis à ma mère. Elle m'enveloppa dans une couverture sur le canapé de la salle de séjour, puis elle alla servir à dîner à mon père et à ma sœur aînée dans notre grande cuisine de campagne.

J'entendais leurs conversations pendant que je restais étendu à regarder le plafond, mais bientôt mon attention fut attirée par d'autres sons, qui venaient de l'étage supérieur. Il ne s'agissait pas d'un bruit de pas, mais plutôt d'un bruissement ressemblant à celui d'une étoffe de soie ou de satin que l'on froisse. J'en conclus qu'il devait y avoir quelqu'un à l'étage qui s'apprêtait à descendre les escaliers.

De l'endroit où je me trouvais sur le canapé, je levai les yeux, devantant son arrivée. Comme le bruissement se faisait à la fois plus fort et plus cadencé, je me demandai qui cela pouvait bien être. Mes parents ne m'avaient parlé d'aucun invité qui pût se trouver à la maison ce jour-là. Pourtant, quelqu'un s'apprêtait à descendre.

À ce moment-là, je vis apparaître au sommet des escaliers un chausson blanc, chatoyant comme de la soie. Ensuite apparut tout autour de ce chausson la partie basse d'une robe de la même soie blanche. Pas après pas, à rythme lent, la robe ondoyante descendit jusqu'à ce que je puisse l'apercevoir jusqu'à la taille. A ce moment, je vis une jeune dame se pencher en avant pour me regarder dans les yeux. Elle savait exactement où je me trouvais dans la pièce puisque son regard se porta sans la moindre hésitation directement sur moi. Avec un sourire amical et chaleureux, elle continua à descendre les escaliers. Sûre de ses mouvements, elle fixait son regard sur moi seul.

J'étais fasciné par ses vêtements. La première chose qui me vint à l'esprit fut qu'elle était habillée de manière extrêmement différente de ma mère ou de ses amies. En regardant le voile bleu qui lui recouvrait la tête et tombait sur sa robe blanche, je me rendis compte que cette dame était la réplique exacte de la statuette de Marie dans la crèche de Noël. Elle lui était en tous points identique.

Quand elle commença à traverser la salle de séjour pour venir vers moi, je me rendis compte qu'il ne s'agissait pas d'une invitée ordinaire mais de la véritable Marie, mère de l'enfant Jésus, le petit Jésus de nos décors de Noël. Elle s'agenouilla près de moi. « *Pourquoi es-tu si triste ?* », me demanda-t-elle.

Je songeai à tout ce que je pourrais bien lui répondre, lorsqu'elle me dit qu'elle comprenait. Je me rendis compte qu'elle pouvait lire mes pensées, et elle me dit que je pouvais moi aussi lire les siennes. Elle ajouta tout de suite que j'étais en grand danger : il fallait que j'aille chez le docteur avant la fin de la nuit car sinon ce serait trop tard, et elle devrait revenir me chercher. Elle me demanda si je comprenais ce que cela voulait dire.

J'avais compris que cela signifiait que je ne pourrais pas revenir à la maison. Elle me dit que c'était exact. Elle ajouta que j'avais le choix de rester, ou de partir avec elle, et que c'était entièrement libre à moi. Je la trouvais si belle, si aimante et si compréhensive que, après quelques instants de réflexion, je lui fis part de mon intention de partir avec elle.

Elle rit doucement et m'expliqua que mes parents et ma sœur m'aimaient, et qu'ils seraient très tristes que je m'en aille ainsi. Je persistai néanmoins dans mon intention de partir avec elle plus tard dans la nuit. Je me rendis compte alors qu'elle semblait déçue de la décision que j'avais prise. Elle tourna les yeux vers le plafond, et ne dit plus rien pendant un moment. Quand son regard se posa à nouveau sur moi, son expression semblait plus grave. « *Je vais te dire un secret que peu de gens connaissent aujourd'hui, fit-elle. Si tu restes avec ta famille, tu verras le Christ, parce qu'il viendra vivre avec les gens, dans le monde.*

Je compris très clairement que le Christ serait bientôt de retour parmi nous, et non plus là-haut dans les étoiles, comme me l'avait dit ma mère à Noël. J'étais tout excité. J'essayai de m'asseoir

sur le canapé, et lui demandai : « *Quand, quand viendra-t-il ?* »

Elle rit à nouveau et me repoussa doucement sur mon oreiller en disant : « *Tu dois rester tranquille.* » Elle ajouta que quand il viendrait je serais plus âgé, je serais peut-être un adulte, mais il viendrait bel et bien et je serais parmi les premiers à le voir et à le reconnaître. Bien que tout cela dépassât mon entendement, je me rendis compte que la vie qui m'attendait pourrait être merveilleusement intéressante.

C'est alors que commença son véritable travail auprès de moi. Elle m'expliqua que je devais me rendre à l'hôpital aussitôt que possible. Il fallait que je convainque mes parents qu'il s'agissait d'une urgence. Je connaissais le docteur, avec son cabinet en ville, mais ne savais rien d'un hôpital. Consciente des limites de mon vocabulaire d'enfant, elle me précisa ce que je devais dire à mes parents et, en plus, ce qu'ils me répondraient. Pour tout ce qu'ils allaient me dire au sujet de l'hôpital, elle avait une réponse tout prête qu'il me fallait mémoriser. Elle me fit répéter chaque phrase à trois reprises. A la fin, elle sembla considérer que j'étais bien préparé pour en parler avec mes parents. Elle promit également de faire en sorte que le médecin de famille soit prêt à m'accueillir à l'hôpital et me fit comprendre qu'il n'y avait rien à craindre, que tout se passerait bien. Elle m'embrassa alors sur le front et tira la couverture pour me border, en me rappelant de me tenir au chaud.

En partant, elle franchit le seuil de la cuisine où toute la famille était assise à manger. Pourtant personne ne la remarqua, et elle non plus ne regarda personne. Elle s'approcha des lourds rideaux verts qui séparaient le séjour de la pièce adjacente et, sans leur imprimer le moindre mouvement, elle se fonda silencieusement dans leur tissu. Quand je la vis disparaître, même à l'âge de quatre ans, je me rendis compte qu'elle était exceptionnelle.

Dès qu'elle fut partie, j'appelai mes parents. Il faisait déjà sombre dehors, et il ne restait que peu de temps pour agir. Il me fallait donc aller le plus tôt possible à l'hôpital.

Quand j'en parlai à mes parents, il me dirent exactement ce qu'avait prévu Marie. En fait, c'était un peu comme de vivre deux fois la même expérience. Mon père finit par donner son accord pour qu'on appelle le médecin à son cabinet, bien qu'il fût tard, un Vendredi saint, et que presque tout dans notre petite ville fût fermé depuis midi.

À la plus grande surprise de mon père, le médecin était là, et il nous demanda de nous rendre directement à l'hôpital. Mon appendice tout enflé fut enlevé juste à temps pour ne pas atteindre le point de rupture. Je ne fus plus conscient de rien jusqu'à mon réveil aux premières lueurs du jour, le dimanche de Pâques.

Au fil du temps, ces souvenirs s'effacèrent et l'événement tout entier finit par disparaître complètement de mes pensées. Pourtant, en 1982, une émission télévisée réalisée à Hollywood fit resurgir tout cela. Ce qui avait commencé si longtemps auparavant pour la Noël allait maintenant se poursuivre. Comme les souvenirs affluaient à ma mémoire avec une étonnante clarté, je me souviens d'avoir pensé : « *C'est peut-être bien ce que la Vierge m'avait promis en 1945* ».

[...]

## Coïncidences et opportunités

*La vie, c'est ce qui nous arrive  
alors que nous avons d'autres projets en tête.*

Thomas La Mance

Après ma rencontre salvatrice avec la Vierge, je retrouvai ma vie normale de petit garçon américain qui grandit dans une ville agréable du Middle West.

Vers l'âge de douze ou treize ans, je lus un livre sur un diplomate qui était au service d'un pharaon égyptien. On l'envoyait avec sa famille dans un pays qui était souvent en guerre avec l'Égypte et il menait une vie particulièrement difficile, nécessitant une infinie patience. Il acceptait de traverser ces difficultés, convaincu qu'il fallait en passer par là pour surmonter la méfiance qui régnait entre les deux pays et écarter les risques de guerre.

Ce récit imaginaire me fascinait. Je sentis naître en moi le désir de servir mon pays comme le faisait ce diplomate, et j'en pris la résolution. Mais les rêves d'enfants ne se réalisent pas toujours dans le monde réel et, en grandissant, je me rendis compte que mon idéal de carrière serait difficile à accomplir. Pourtant, au moment de m'inscrire à l'université de Madison dans le Wisconsin, je pris la décision d'étudier les relations internationales et les langues étrangères, pensant que ce genre de cursus me serait utile si jamais je devais un jour entreprendre une carrière de diplomate.

En 1964, vers la fin de mes études, je pris conscience que je ne m'étais guère occupé de ce qui m'attendait à la sortie de l'université, et n'avais pas la moindre idée des possibilités de carrière qui pourraient s'offrir à moi. Je souhaitais vivement trouver un poste à l'étranger, et plus particulièrement au Brésil. J'avais étudié le portugais du Brésil et me sentais prêt à aller travailler dans ce pays au service des intérêts américains. J'attendis un certain temps qu'une opportunité se présente, mais rien ne se produisit jusqu'au moment des examens.

Un jour, après avoir bouclé une épreuve plus tôt que prévu, je me rendis à l'association des étudiants pour manger quelque chose. En entrant dans les locaux, j'aperçus un groupe de gens qui s'affairaient autour d'un stand de présentation du *Peace Corps*. Comme cela ne m'intéressait pas particulièrement, je continuai mon chemin lorsque quelqu'un m'appela. Il s'agissait d'un monsieur vêtu d'un costume sombre et d'une cravate très chic, qui m'interpellait pour me convaincre de m'engager dans le *Peace Corps* où, disait-il, de grandes opportunités m'attendaient. Je retournai donc vers le stand et nous commençâmes à discuter. Il semblait impressionné par mes qualifications pour le travail à l'étranger car il ne cessait de répéter que j'avais exactement le bagage nécessaire pour faire une carrière intéressante. Je lui dis que l'essentiel de mes réticences à l'égard du *Peace Corps* étaient dues à l'impossibilité de choisir le pays dans lequel on allait servir. «*Aucun problème, répondit-il d'un ton léger, on peut faire une exception pour vous. »*

Cela semblait intéressant, mais je fis valoir aussi que je voulais faire quelque chose de réellement valable, et non me contenter de me faire des amis et de participer à des activités qui, bien qu'elles puissent avoir une certaine utilité, ne changeraient pas grand chose à la condition des gens qui vivaient dans la pauvreté. Je voulais participer à un programme d'une réelle portée et qui s'inscrive dans la durée. Mon interlocuteur me répondit qu'il y avait une dimension importante du *Peace Corps* qui échappait à la plupart des gens. [...]

## CHAPITRE III

### Dans les allées du pouvoir

*On ne peut comprendre la vie qu'en regardant derrière soi.  
Mais, pour la vivre, il faut marcher devant soi.*

Soren Kierkegaard

[...]

Les projets que j'avais formés pour ce départ en Asie furent soudainement modifiés. Ce genre de chose n'est pas rare dans le service diplomatique. Je connais plusieurs diplomates qui étaient en train de monter dans l'avion pour se rendre dans leur nouveau pays d'affectation quand ils apprirent qu'ils devaient en descendre parce que leur destination venait d'être modifiée.

Ce n'est que quelques jours avant mon départ qu'on me fit part d'un tel changement. Henry Kissinger, alors secrétaire d'Etat, venait d'annoncer qu'un cessez-le-feu allait être signé avec les Nord-Viêtnamiens à Paris. Les Nations unies devaient installer une unité de maintien de la paix au Vietnam du Sud, et l'armée américaine n'avait que quelques semaines pour partir. J'étais donc envoyé spécialement à l'ambassade américaine du Vietnam pour suivre le déploiement et les activités de l'unité expédiée par les Nations unies.

J'arrivai à Saigon le 27 janvier 1973, jour de la signature du cessez-le-feu à Paris. Cette période restera à jamais gravée dans ma mémoire, car dans la semaine qui suivit, l'ambassadeur des Etats-Unis me demanda de raccompagner à San Francisco le premier prisonnier de guerre américain libéré par les Nord-Viêtnamiens. Je me retrouvai dans une situation saugrenue : je traversais le Pacifique en avion, en recevant dans le poste de pilotage des appels téléphoniques du secrétaire d'Etat à Washington. Il savait que les médias américains allaient faire de cette libération un événement d'importance nationale et, naturellement, il s'inquiétait de savoir les choses entre les mains d'un diplomate sans grande expérience.

À San Francisco, j'appris que des centaines de journalistes de la presse écrite, de la télévision et de la radio s'étaient rassemblés à l'aéroport. Suivant les instructions de Washington, le FBI me demanda d'évacuer l'avion à partir des vitres de la cabine de pilotage, pour éviter la presse. Je ne tardai pas à m'apercevoir de toute la distance qui sépare cette cabine du sol sur un Boeing

747, et émis de sérieuses réserves concernant ce projet. Cependant, quelques agents du FBI se débrouillèrent pour me faire passer par une très petite ouverture, et je descendis une longue échelle au pied de laquelle m'attendaient d'autres agents. Mes bagages furent éjectés après moi par la même ouverture. Ce n'était jamais qu'une autre tâche un peu insolite pour « l'homme de la Renaissance ».

Avant de retourner à Saïgon, je séjournai pendant quelques jours à San Francisco pour me reposer un peu. Bien que le cessez-le-feu signé à Paris ne fût jamais respecté, ma période de service à l'ambassade américaine se déroula dans un calme relatif. Pendant quelques mois, je visitai de nombreuses régions du Viêt-nam du Sud en compagnie d'autres diplomates. Les habitants de ces régions étaient surpris de nous rencontrer, car on leur avait dit que tous les Américains avaient quitté le pays. Il est vrai que tous les militaires étaient partis très rapidement, et les Vietnamiens ne comprenaient pas très bien ce que pouvaient faire chez eux des représentants de l'ambassade. Certains d'entre eux ont dû penser que nous étions des soldats déguisés.

Quelques mois plus tard, je fus nommé consul des États-Unis à Nha Trang. J'avais pour mission d'ouvrir un bureau des affaires publiques au consulat général américain de cette ville et de servir d'agent de liaison avec les dirigeants vietnamiens civils et militaires. Nha Trang avait été une station balnéaire très appréciée à l'époque des colons français, et c'était encore une belle ville quand j'y arrivai.

Je ne tardai pas à me rendre compte que, malgré la promulgation d'un cessez-le-feu, la fin du Viêt-nam du Sud était proche. Sans les Américains, les Vietnamiens du Sud semblaient résignés à une inévitable défaite.

Malgré mon travail, j'avais le temps de découvrir le pays. J'appris à apprécier la culture traditionnelle du Viêt-nam, et son art séculaire. Au cours de mes voyages à travers le Viêt-nam, le Laos, la Thaïlande et d'autres pays d'Asie du Sud-Est, j'ai toujours cherché à connaître leur culture, à visiter les anciens temples et palais, et à rencontrer ceux qui étaient disposés à me parler de leur société.

Saïgon, je rendis visite à un bouddhiste qui était à la fois cinéaste et vendeur d'antiquités et d'objets d'art, surtout de porcelaines de Chine. Je tombai en admiration devant une statue du bouddha Maitreya qui datait d'environ cinq cents ans, et lui demandai si elle était à vendre. Il me répondit qu'au fil des années, beaucoup d'Américains de l'ambassade avaient cherché à l'acheter, mais qu'il ne voulait pas la vendre parce qu'il s'agissait d'un objet sacré. Il me fit comprendre que cette statue devait être confiée non seulement à un bouddhiste, mais aussi à une personne qui saurait respecter son caractère sacré. Par la suite, je retournai de temps en temps voir cet homme pour lui acheter quelques porcelaines de Chine. Un jour enfin, l'un de mes collègues de l'ambassade me fit savoir que le vendeur d'antiquités voulait me revoir. Il s'était paraît-il décidé à vendre la statue du bouddha Maitreya — mais à moi seul.

Je me hâtai de retourner à la boutique pour y contempler cette merveilleuse statue rouge et or. Après avoir copieusement mangé et bu du thé, il chercha à savoir si je serais disposé à en assumer la garde dans le respect de sa dimension sacrée. Par exemple, il fallait la manier avec une attention particulière. Si je promettais d'observer un certain nombre de règles, la statue serait à moi. J'acceptai bien sûr, et par la suite cette statue m'accompagna en Afrique, puis à Washington quand j'y retournai. Je pense avoir toujours respecté les instructions de son précédent propriétaire. Ce n'est que des années plus tard que je me rendis compte de la véritable importance qu'avait cette statue pour moi. Cette acquisition fut soit une merveilleuse

coïncidence, soit un vrai miracle.

Pour moi, le temps passa vite au Viêt-nam. Je quittai pour la dernière fois le consulat de Nha Trang, cette fois-ci à destination de Saigon où m'attendait un vol pour Washington. Pendant ma première nuit à Saigon, le Viêt-cong attaqua Nha Trang. Des bombes explosèrent sur l'aérodrome que je venais de quitter quelques heures auparavant. Au bout de quelques mois seulement, c'en serait fini de toute la présence diplomatique américaine au Viêt-nam. Mes affaires personnelles, au nombre desquelles se trouvait la statue du bouddha Maitreya, partirent par le dernier vol dans lequel des objets étaient encore acceptés. Tous les Américains qui quittèrent Saigon après moi furent contraints de laisser leurs possessions au Viêt-nam. A la différence d'un trop grand nombre de mes compatriotes, je rentrai sain et sauf aux Etats-Unis.

[...]

La conférence de B. Creme, le même soir, me réservait une autre surprise.

C'était une nuit d'été particulièrement chaude et humide à Baltimore. La salle de conférence était pleine à craquer et malgré l'air conditionné l'atmosphère y était étouffante. Les derniers arrivants durent rester debout.

Ce dont Benjamin Creme parla ce soir-là reprenait l'essentiel de ce que j'avais lu dans son livre. Je fus pourtant surpris de découvrir toute l'étendue de ses connaissances dans les domaines politique et économique, et sa compréhension approfondie des problèmes d'ordre général que rencontre l'humanité. Il présenta très clairement les raisons pour lesquelles il était nécessaire que Maitreya soit dans le monde et nous permette de faire l'apprentissage des relations justes.

Après la pause, B. Creme répondit aux questions de l'auditoire. La dernière de ces questions portait sur la relation existant entre Maitreya et un saint homme de l'Inde nommé Sathya Sai Baba, que des millions de ses disciples dans le monde entier considèrent comme Dieu en incarnation. B. Creme expliqua que Sai Baba et Maitreya travaillaient ensemble sans arrêt. Il ajouta que chaque fois qu'on lui posait cette question lors de ses conférences, Sai Baba l'adombrait et donnait sa bénédiction à toutes les personnes présentes. C'était précisément ce qui allait se produire maintenant, et ce serait suivi d'une bénédiction de Maitreya. De cette manière, nous pourrions avoir nous-mêmes une preuve de la relation existant entre ces deux grands êtres.

Je ne pouvais y croire. Je regardai le visage des gens qui m'entouraient, me disant qu'ils étaient étonnamment crédules, qu'ils perdaient tout sens critique dès qu'il était question d'un gourou indien, et pouvaient croire à n'importe quoi pourvu qu'on le leur présente comme un message spirituel.

J'avais tant apprécié la conférence sur la mission de Maitreya dans le monde que j'étais contrarié par la soudaine intrusion de cet inconnu. Quand B. Creme leva le bras droit, et que le présumé Sai Baba commença, par son entremise, à bénir l'auditoire à l'autre extrémité de la salle, je n'avais que des pensées négatives. Peut-être les expériences de la nuit précédente

avaient-elles été trop intenses pour moi. En tout cas, je pensais que cet intermède consacré à Saï Baba ne pouvait que détourner notre attention de ce qui comptait vraiment, à savoir le message de Maitreya. J'étais probablement le seul, dans cette salle, à mettre en doute les déclarations de B. Creme au sujet de Saï Baba et de sa relation avec Maitreya. Je me disais : « *Qui est donc ce gourou indien ? Quelle lien peut-il bien avoir avec la Réapparition du Christ?* »

B. Creme s'arrêta soudainement et baissa la main. Il se mit à parcourir la salle du regard comme s'il essayait de trouver quelqu'un. Les gens commençaient à s'impatienter. Quand je tournai les yeux vers lui, nos regards se croisèrent. Il se déplaça jusqu'à l'angle de l'estrade, aussi près de moi que possible, et leva à nouveau la main. Immédiatement, je fus touché par le même type de sensation que le soir précédent. Comme si elle était réelle et solide, cette énergie invisible semblait me pousser de la même manière qu'un vent puissant qui aurait soufflé à travers mon corps. Tout d'abord, je m'imaginai qu'une sorte d'ouragan ou de tornade estivale s'était peut-être engouffré dans la salle. Je cherchais en vain une explication à ce phénomène.

Perplexe, je regardais la main de B. Creme effectuer des mouvements circulaires dans ma direction. Comme son attention restait concentrée sur moi, les regards commencèrent à se tourner dans ma direction, ce que je trouvais très gênant. Mes facultés logiques étaient réduites à l'impuissance face à cette situation. Chaque atome de mon corps semblait perturbé. Finalement, il m'apparut que si vraiment cette énergie venait d'un être d'une grande puissance nommé Saï Baba, peut-être que, par télépathie, je pourrais lui faire savoir que je le reconnaissais, ainsi que l'énergie qui émanait de lui.

J'eus donc la pensée suivante : « *Saï Baba, si jamais tu fais cela pour que je croie en ton pouvoir, alors sache que j'y croirai si tu cesses de concentrer ton énergie sur moi à cet instant* »

Peut-être était-ce une pensée naïve mais, qu'il se soit agi d'une pure coïncidence ou d'une réponse à ma pensée, l'énergie cessa soudainement de se diriger sur moi. Benjamin Creme se tourna de nouveau vers le centre de la salle pour poursuivre la bénédiction donnée par Saï Baba à l'auditoire.

Je me sentis submergé par toute cette nouvelle perception de l'énergie. Comment tout cela était-il possible ? Pourquoi cela se produisait-il à ce moment particulier ? Pourquoi avais-je cette expérience ? Malgré mon état de confusion, je pris conscience que ces grands êtres étaient réels, et présents dans le monde, même si je ne pouvais pas les voir. Maintenant, il me resterait à m'informer sur la vie de Saï Baba et sur sa mission, dont je ne pouvais plus nier la réalité. Quelques années plus tard, je devais d'ailleurs le rencontrer dans des circonstances encore plus chargées d'émotions.

En rentrant chez moi ce soir-là, je croyais avoir vécu toutes les aventures spirituelles que quiconque peut avoir en un seul week-end. J'étais loin de me douter que la nuit suivante, à la méditation publique, une nouvelle expérience du même genre m'attendait.

La réunion du dimanche soir, à laquelle était convié le public, se tenait dans la salle de danse d'un hôtel du centre de Baltimore. Les gens y étaient venus plus nombreux que je ne m'y attendais, et il y avait là près de cent cinquante personnes. Heureux de voir que cette nouvelle méditation avait un tel succès, j'eus autant d'échanges que possible avec les personnes présentes, avant le commencement de la séance.

Benjamin Creme demanda aux femmes de s'asseoir d'un côté de la salle, et aux hommes de l'autre. Il expliqua que cela facilitait la tâche aux Maîtres pendant la transmission, du fait de la

différence de polarisation énergétique entre hommes et femmes.

Après que tout le monde se fût assis, il me vint à l'esprit que je pourrais me rendre utile en allant dans le hall d'entrée pour y accueillir d'éventuels retardataires et leur indiquer le chemin. A l'instant même où je sortais de la salle, j'eus le sentiment que la raison que je m'étais donnée de le faire n'était qu'une rationalisation qui dissimulait autre chose. Ce n'était manifestement pas à moi de rendre ce genre de service puisque je venais tout juste de rencontrer ce groupe et connaissais à peine la méditation de transmission. Pourtant, je suivis mon impulsion et me dirigeai vers le hall d'entrée.

Il était désert, et il y avait également très peu de trafic dans la rue. Même les réceptionnistes de l'hôtel étaient absents. Au moment où je commençais à revenir sur mes pas pour regagner la salle de méditation, un jeune homme pénétra dans le hall. Il ne semblait pas très probable qu'il eût l'intention de se joindre à notre groupe, du moins à en juger par son accoutrement.

Il portait une chemise blanche bouffante, un short noir de cycliste et un sac à dos, toutes choses parfaitement déplacées pour se rendre à une soirée de méditation dans un hôtel de Baltimore en 1982. Je me dis qu'il s'agissait peut-être d'un messenger à bicyclette ou, plus probablement, d'un touriste résidant à l'hôtel qui rentrait de promenade. D'une taille supérieure à la moyenne, il portait des cheveux longs qui tombaient en ondulant sur ses épaules, et avait le teint olivâtre et les yeux sombres des habitants du Nord de l'Inde. Quand il s'adressa à moi, cependant, j'eus l'impression d'avoir affaire à un Américain distingué. A l'exception du short noir, il correspondait à l'idée que je m'étais faite de Maitreya !

Nous échangeâmes quelques mots. Il semblait vouloir engager la conversation, mais j'étais pressé de me rendre aux toilettes et de retourner ensuite dans la salle de méditation. Il me suivit dans les toilettes et me fit un signe amical, paraissant encore plus enclin à parler avec moi. Mais je voulais regagner sans plus attendre la salle où se tenait la méditation.

Quand j'y entrai, les lumières avaient déjà été baissées et la transmission était sur le point de commencer. B. Creme demandait aux participants de se détendre, tout en portant l'attention vers le haut. Il dit que, pour faciliter l'adombrement du groupe par Maitreya, nous devons nous tenir par la main ; au moment où l'adombrement commencerait, il prononcerait les mots « *Le Christ est proche* » — ce qui, ajouta-t-il, ne signifiait pas qu'il serait proche physiquement, mais par son énergie. Je fermai la porte et regardai autour de moi s'il y avait une chaise libre.

« *Que se passe-t-il donc ici ?* » demanda le jeune homme rencontré précédemment, après être apparu mystérieusement derrière moi.

À voix basse, je lui dis quelques mots sur la méditation de transmission et la manière dont elle pourrait contribuer à l'émergence de Maitreya.

« *Cette méditation est-elle ouverte au public ?* Me demanda-t-il encore.

Je lui répondis que oui. Comme je doutais qu'il fût vraiment motivé pour y participer, je ne l'y encourageai pas. Mais il me demanda s'il pouvait se joindre au groupe. Poliment, mais plutôt froidement, je répondis par l'affirmative et l'invitai à occuper une place vacante à côté de l'un des hommes. Je lui fis comprendre que je ne pouvais continuer à parler avec lui, comme déjà la méditation commençait. Puis je m'avançai dans les rangées en cherchant frénétiquement à trouver un siège plus proche de l'endroit où était assis Benjamin Creme, mais il me suivit !

Il n'y avait désormais plus aucun doute qu'il me talonnait, et je n'en comprenais pas la raison. J'eus de plus en plus nettement l'impression qu'il ne portait aucun intérêt à la méditation, mais cherchait seulement à parler avec moi. Mal à l'aise, je me mis à chercher un siège situé de manière telle qu'il lui serait impossible de s'asseoir à côté de moi pour me poser d'autres questions. En fait, je me posais moi-même beaucoup de questions. Comment se faisait-il que ce garçon ressemblât tant à Maitreya, tel que je me le représentais ? Pourquoi y avait-il un tel contraste entre son accoutrement et sa manière de s'exprimer ? Pourquoi ne pouvais-je lui échapper ? Il me vint à l'esprit qu'il pouvait bel et bien s'agir de Maitreya. Mais en short ? C'était ridicule.

Je trouvai une chaise vide au premier rang de la zone occupée par les hommes, et je m'y assis. Le mystérieux jeune homme resta quelques instants debout à me regarder depuis l'autre bout de la salle, puis il commença à emprunter l'allée centrale, en se dirigeant tout droit vers moi. Heureusement, toutes les chaises qui m'entouraient étaient occupées. Dans l'instant qui suivit, pourtant, l'homme qui était assis sur la chaise voisine de la mienne se leva d'un bond, disant qu'il allait rejoindre ses amis qui se trouvaient un peu plus loin. Je songeai que si le jeune homme était Maitreya, il avait peut-être envoyé mentalement un message à mon voisin pour qu'il se déplace de manière aussi soudaine...

[...]

**Voilà !**

**Nous sommes convaincu que cette lecture vous a fasciné et que vous désirez connaître la totalité des aventures qu'a vécu Monsieur Peterson.**

**Visitez notre boutique à [www.boutique-esomed-quebec.com](http://www.boutique-esomed-quebec.com) et procurez-vous ce livre de 190 pages.**

**Le responsable**